

Souvenirs garantis, prix raisonnables

de Philip K. Dick

Il se réveilla et eut envie de Mars. Les vallées, songea-t-il ; quel effet cela lui ferait-il d'en fouler le sol ? Ce devait être merveilleux. Et ce qui l'était plus encore c'était que le rêve se développait au fur et à mesure qu'il reprenait conscience. Le rêve et le désir ardent. Il pouvait presque sentir la présence enveloppante de l'autre monde que seuls les représentants du gouvernement et les personnages officiels avaient pu voir. Un petit fonctionnaire comme lui ? Il y avait peu de chance.

« Tu te lèves, oui ou non ? demanda Kirsten, sa femme, d'une voix ensommeillée où pointait sa virulente et coutumière mauvaise humeur. Quand tu seras debout, appuie sur le bouton *café chaud* de cette fichue cuisinière.

— Okay », répondit Douglas Quail, et, pieds nus, il se rendit de la chambre à coucher de leur conapt à la cuisine. Là, après s'être exécuté en appuyant sur le bouton *café chaud*, il s'assit à la table de cuisine et en sortit une petite boîte jaune d'excellent tabac à priser Dean Swift. Il renifla énergiquement et le mélange Beau Nash lui picota le nez et lui embrasa le palais. Il renifla quand même, ça le réveillait et cela permettait à ses rêves, à ses désirs nocturnes, à ses souhaits fortuits de se cristalliser en un semblant de cohérence. « *J'irai*, se dit-il. *Je verrai Mars avant de mourir.* »

C'était impossible, bien sûr, et il le savait pertinemment alors même qu'il rêvait. Pourtant, la lumière du jour, le bruit si banal de sa femme qui à présent se brossait les cheveux devant le miroir de la chambre à coucher... tout conspirait à lui rappeler ce qu'il était. « *Un minable petit congés payés* », se dit-il amèrement. Kirsten le lui rappelait au moins une fois par jour et il ne lui en voulait pas ; c'était le rôle d'une femme que de remettre les pieds sur terre à son mari. « *Les pieds sur terre* », pensa-t-il et il se mit à rire. L'expression, en l'occurrence, était parfaitement appropriée.

« Qu'est-ce qui te fait ricaner ? demanda sa femme en pénétrant dans la cuisine, son long peignoir rose baiser balayant le sol derrière elle. Un rêve, je parie ; tu en as toujours la tête farcie.

— Oui », admit-il, et il porta son regard par la fenêtre de la cuisine sur les hovercars, les couloirs de circulation, et toutes ces petites personnes pleines d'entrain qui se pressaient vers leur travail. Bientôt il serait parmi eux, comme toujours.

« Je parie qu'il s'agit d'une femme, lança Kirsten avec mépris.

— Non, répliqua-t-il, d'un dieu. Le dieu de la guerre. Il a des cratères magnifiques dans le fond desquels poussent toutes sortes de végétaux.

— Écoute-moi. » Kirsten s'accroupit à côté de lui et lui parla sérieusement, sa voix perdant momentanément son ton revêche. « Le fond de l'océan – *notre* océan – est beaucoup plus, infiniment plus beau. Tu le sais bien, tout le monde sait cela. Tu n'as qu'à louer des équipements de branchies artificielles pour nous deux, prendre une semaine de congé et nous pourrons aller vivre là en bas dans une de ces stations subaquatiques ouvertes toute l'année. Et en plus... » Elle s'interrompit. « Tu ne m'écoutes pas. Tu devrais pourtant ! Je te parle de quelque chose qui vaut mille fois mieux que cette idée fixe, cette obsession que tu as pour Mars, et tu n'écoutes même pas ! » Sa voix se fit perçante. « Bonté divine ! tu files un mauvais coton, Doug ! Que va-t-il t'arriver ?

— Je vais aller travailler, répondit-il en se levant, voilà ce qui va m'arriver. »

Elle le dévisagea. « Tu empies ; chaque jour tu es un peu plus détraqué. Où cela va-t-il donc mener ?

— Sur Mars », déclara-t-il, puis il ouvrit la porte du placard afin d'y prendre une chemise pour aller travailler.

Une fois descendu du taxi, Douglas Quail traversa sans se presser trois couloirs piétonniers surchargés pour arriver devant l'entrée, moderne et élégante. Là, il fit une halte, entravant la circulation du milieu de matinée, et lut attentivement l'enseigne changeante au néon de couleur. Dans le passé il avait déjà aperçu cette enseigne... mais jamais il ne s'en était approché. Mais cela n'avait rien à voir ; ce qu'il faisait aujourd'hui c'était autre chose. Quelque chose qui tôt ou tard devait arriver.

REKAL, INCORPORATED

Était-ce là la réponse ? Après tout, une illusion aussi convaincante qu'elle fût n'en demeurerait pas moins une illusion. Du moins objectivement. Mais subjectivement – c'était tout à fait l'inverse.

De toute façon il avait rendez-vous, dans les cinq minutes qui venaient.

Inspirant à pleins poumons l'air légèrement pollué de Chicago, il pénétra dans l'éblouissant chatoiement polychrome du hall et se dirigea vers le comptoir de la réception.

La blonde du comptoir, agréablement proportionnée, la poitrine nue et bien soignée de sa personne, lui dit simplement : « Bonjour, Mr. Quail.

— Oui, fit-il. Je viens pour un traitement Rekal ; je pense que vous êtes au courant ?

— Pas Rekal mais recall [\(13\)](#) », corrigea la réceptionniste. Elle décrocha le combiné du vidophone placé près de son coude lisse et annonça dans l'appareil : « Mr. Douglas Quail est là, Mr. McClane, peut-il entrer tout de suite ou est-ce trop tôt ?

— Ou oué ouet ouet tsuit tsuit, marmonna l'appareil.

— Oui, Mr. Quail, dit-elle. Vous pouvez entrer ; Mr. McClane vous attend. » Alors qu'il se mettait en marche, un peu hésitant, elle lui lança : « Bureau D, Mr. Quail, à votre droite. » Après un désagréable mais bref instant de désorientation, il trouva le bureau qu'il cherchait. La porte en était grande ouverte et à l'intérieur, un homme entre deux âges, à l'air jovial, vêtu d'un costume gris dernier cri en peau de grenouille de Mars, était assis à un grand bureau en noyer véritable. Rien qu'à voir sa tenue, Quail aurait deviné qu'il se trouvait en présence de la bonne personne.

« Asseyez-vous, Douglas, enjoignit McClane, agitant sa main potelée en direction d'une chaise qui faisait face à son bureau. Donc vous voulez être allé sur Mars. Parfait. »

Quail s'assit, un peu tendu. « Je ne suis pas très sûr que cela vaille le prix demandé, déclara-t-il. Ça coûte très cher et autant que je sache, je ne reçois rien du tout en échange. »

Ça coûte presque autant que d'y aller pour de vrai, songea-t-il.

« Vous recevez des preuves tangibles de votre voyage, protesta énergiquement McClane. Toutes les preuves qu'il vous faudra. Tenez, je vais vous faire voir. » Il fouilla dans un tiroir de son impressionnant bureau. « Le talon du billet. » Ouvrant une chemise de papier bulle, il en sortit un petit carré de carton gravé en relief. « Ceci prouve que vous y êtes allé – et que vous êtes revenu. Des cartes postales. » Il étala méticuleusement sur son bureau quatre cartes affranchies, illustrées en couleurs et en trois dimensions pour les montrer à Quail. « Un film avec des prises de vues de curiosités locales que vous avez réalisé avec une caméra louée sur Mars. » Il fit voir tout cela également à Quail. « Plus les noms des gens que vous avez rencontrés, deux cents poscreds de souvenirs, qui arriveront – de Mars – dans le courant du mois suivant. Et le passeport, les certificats établissant les vaccinations qu'on vous a faites, et plus encore. » Relevant la tête, il jeta à Quail un regard pénétrant. « Vous saurez que vous y êtes allé, ne vous en faites pas, assura-t-il. Vous ne vous souviendrez pas de nous ni de moi, ni d'être jamais venu ici. Cela restera un vrai voyage dans votre mémoire ; nous vous le garantissons. Deux semaines complètes de

souvenir, dans le moindre détail. Rappelez-vous ceci : si jamais vous doutiez d'avoir vraiment effectué un périple sur Mars, vous revenez et vous serez intégralement remboursé. Vous voyez !

— Mais je n'y suis pas allé, insista Quail. Je n'y serai pas allé quelles que soient les preuves que vous me fournissiez. » Il inspira profondément et irrégulièrement. « Et je n'ai jamais été agent secret d'Interplan. » Il lui paraissait impossible que l'implantation de souvenirs extra-factuels de Rekal Inc. puisse marcher, quoi qu'il eût entendu dire autour de lui.

« Mr. Quail, reprit patiemment McClane. Comme vous nous l'avez expliqué dans votre lettre, vous n'avez aucune chance, pas la moindre petite chance d'aller vraiment un jour sur Mars ; vous n'en avez pas les moyens et, ce qui est beaucoup plus important, vous ne serez jamais sélectionné pour être agent secret d'Interplan ou de qui que ce soit. C'est là pour vous la seule manière de réaliser le, hum, rêve de votre vie. Est-ce que je me trompe, monsieur ? Vous ne pouvez pas l'être, et vous ne pouvez réellement le faire. » Il laissa échapper un petit rire. « Mais vous pouvez *avoir été* et *avoir fait*. Nous nous en chargeons. Et notre tarif est raisonnable, sans mauvaises surprises. » Il eut un sourire encourageant. « Le souvenir extra-factuel est-il à ce point convaincant ? interrogea Quail.

— Plus qu'un vrai, monsieur. Si vous étiez vraiment allé sur Mars comme agent d'Interplan, à l'heure actuelle vous en auriez oublié une grande partie ; nos analyses du fonctionnement des vrais souvenirs – les souvenirs authentiques des grands événements de la vie de quelqu'un – démontrent qu'une grande variété de détails échappe très rapidement à la personne. Définitivement. Un des avantages du voyage que nous vous proposons est que l'implantation du souvenir est si profonde que vous n'oubliez rien. Le sachet qu'on vous fait absorber pendant votre coma artificiel est la création d'experts entraînés, d'hommes ayant passé des années sur Mars ; dans tous les cas, nous vérifions les détails jusqu'à la moindre virgule. De plus, vous avez choisi une combinaison extra-factuelle relativement facile ; si vous aviez choisi Pluton, ou si vous aviez voulu, être empereur de l'Alliance des Planètes Intérieures, nous aurions eu beaucoup plus de mal... et le coût aurait été nettement plus élevé. »

Plongeant la main dans sa veste pour y prendre son portefeuille, Quail concéda : « D'accord cela a toujours été ma grande ambition et je vois bien que je ne la réaliserai jamais vraiment. Aussi, je crois qu'il faudra que je me contente de ça.

— Ne voyez pas les choses sous cet angle, protesta sévèrement McClane. Ce n'est pas un pis-aller que vous choisissiez là. Le vrai souvenir et tout ce qu'il comporte d'imprécisions, d'omissions et d'ellipses pour ne pas dire de déformations – voilà le pis-aller. » Il prit l'argent et appuya sur un bouton de son bureau. « Très bien, Mr. Quail, dit-il alors que s'ouvrait la porte de son bureau et que deux solides gaillards entraient prestement, vous voilà parti pour Mars en tant qu'agent secret. » Il se leva, fit le tour de son bureau pour serrer la main moite et nerveuse de Quail. « Ou plutôt vous avez été parti. Cet après-midi à quatre heures et demie, vous, hum, arriverez ici sur Terra ; un taxi vous déposera à votre conapt, et comme je vous l'ai dit, vous ne vous souviendrez plus jamais de m'avoir vu ni d'être venu ici. En fait, vous ne vous rappellerez même pas avoir entendu parler de notre existence. »

La bouche sèche d'appréhension, Quail sortit du bureau à la suite des deux techniciens ; ce qui viendrait ensuite dépendait d'eux.

Croirai-je vraiment que je suis allé sur Mars ? se demanda-t-il. *Et que j'ai réussi à satisfaire ma plus chère ambition ?* Une intuition bizarre et persistante lui disait que quelque chose tournerait de travers.

Mais quoi au juste ? Il ne le savait pas.

Il lui faudrait attendre pour le savoir.

L'intercom sur le bureau de McClane, qui le reliait directement à la salle de travail de la société, bourdonna et une voix annonça : « Mr. Quail est maintenant en sédation, monsieur. Voulez-vous le surveiller ou bien devons-nous continuer ? »

— Pure routine, fit observer McClane. Vous pouvez continuer, Lowe ; je pense qu'il n'y a aucun risque. » La programmation de souvenirs artificiels d'un voyage sur une autre planète – avec ou sans le piquant supplémentaire qu'ajoutait le rôle d'agent secret – réapparaissait avec une régularité monotone sur l'agenda de la société. *En un mois, calcula-t-il en faisant la grimace, nous devons bien en programmer vingt de la sorte... Le voyage interplanétaire bidon est devenu notre plat de résistance.*

« Comme vous voudrez, Mr. McClane, fit la voix de Lowe, et sur ce l'intercom se tut.

Se rendant dans la chambre forte de la pièce située derrière son bureau. McClane se mit en quête d'une pochette numéro trois – Voyage sur Mars – et d'une pochette soixante-deux : Agent secret d'Interplan. Ayant trouvé les deux pochettes il s'en retourna dans son bureau, s'installa confortablement et les vida de leur contenu – des articles qui seraient dissimulés dans le conapt de Quail pendant que les techniciens du laboratoire s'occupaient de lui implanter le faux souvenir.

Une dague électronique, à un poscred, songea McClane, c'est l'article le plus volumineux. Celui qui nous revient le plus cher. Puis un émetteur de la taille d'une pilule qui pouvait être avalé si l'agent était capturé. Un livre de code ressemblant étonnamment à un vrai... Les accessoires de la société étaient des reproductions très fidèles, copiées autant que possible sur d'authentiques modèles réglementaires de l'armée américaine. Des morceaux épars qui n'avaient pas de sens intrinsèque mais qui trouveraient leur place dans les dédales du voyage imaginaire de Quail et qui coïncideraient avec ses souvenirs. La moitié d'une ancienne pièce de cinquante cents, plusieurs citations incorrectes de sermons de John Donne écrites séparément sur des morceaux de papier de soie, plusieurs pochettes d'allumettes provenant de bars de Mars ; une cuiller en acier inoxydable où était gravée l'inscription : PROPRIÉTÉ DU KIBBOUTZ NATIONAL DE DOMEMARS, une bobine de dérivation qui...

L'intercom bourdonna. « Mr. McClane, je suis désolé de vous déranger mais il se passe quelque chose d'assez inquiétant. Il vaudrait peut-être mieux que vous soyez là malgré tout. Quail est déjà en sédation, il a bien réagi à la narkidrine, il est totalement inconscient et réceptif. Mais...

— J'arrive tout de suite » Pressentant des ennuis, McClane quitta son bureau ; un instant plus tard il réapparaissait dans la salle de travail.

Allongé sur une table d'auscultation, Douglas Quail respirait lentement et régulièrement, les yeux pratiquement clos. Il semblait vaguement, mais très vaguement, conscient des deux techniciens et à présent de McClane.

« Il n'y a pas de créneau où introduire les faux souvenirs ? » McClane se montrait agacé. « Vous n'avez qu'à faire sauter deux semaines de travail, il est fonctionnaire à l'Office d'Émigration de la Côte Ouest, c'est une agence gouvernementale ; il a donc eu forcément deux semaines de vacances dans le courant de l'année dernière. Ça devrait faire l'affaire. » Les petits détails l'énervaient et l'énerveraient toujours.

« Notre problème, rétorqua Lowe d'un ton sec, est d'un tout autre ordre. » Il se pencha sur le lit et glissa à Quail : « Répétez à Mr. McClane ce que vous nous avez dit. » Il recommanda à McClane :

« Écoutez bien ! »

Les yeux gris-vert de l'homme étendu sur le lit étaient braqués sur le visage de McClane. Avec appréhension, il remarqua que ces yeux étaient devenus durs ; ils avaient l'aspect glacé et inorganique des pierres semi-précieuses polies. Ce qu'il y voyait ne lui disait rien de bon ; ils brillaient d'un éclat trop froid. « Qu'est-ce que vous voulez maintenant ? fit

Quail d'une voix rauque. Vous avez foutu ma couverture en l'air. Tirez-vous, avant que je vous démolisse tous. » Il observait McClane. « Vous spécialement, poursuivit-il ; c'est vous le chef de cette contre-opération. »

Lowe interrogea : « Combien de temps êtes-vous resté sur Mars ? »

— Un mois, grinça Quail.

— Et le but de votre séjour là-bas ? » demanda Lowe.

Les lèvres minces se tordirent ; Quail le fixa et ne dit rien. Finalement, faisant traîner les mots, il laissa tomber hostilement : « Agent d'Interplan, comme je vous l'ai déjà dit. Vous n'enregistrez donc pas tout ce qui se dit ? Repassez donc votre bande vid-aud à votre patron et foutez-moi la paix. » Et il ferma les yeux ; l'éclat dur cessa. McClane sentit aussitôt une vague de soulagement déferler en lui.

Lowe commenta calmement : « C'est un rude gaillard, Mr. McClane.

— Il ne le sera plus, assura McClane, aussitôt que nous lui aurons fait reperdre le fil de ses souvenirs. Il sera aussi doux qu'avant. » Puis il s'adressa à Quail : « Voilà donc pourquoi vous mouriez tellement d'envie d'aller sur Mars. »

Sans ouvrir les yeux, Quail affirma : « Je n'ai jamais eu envie d'aller sur Mars. On m'a donné cette mission – ils me l'ont collée dans les pattes et voilà : j'étais coincé. Je reconnais que j'étais curieux d'y aller mais qui ne le serait pas ? » Il ouvrit de nouveau les yeux et promena son regard sur eux trois, en particulier sur McClane. « C'est un fameux sérum de vérité que vous avez là ; cela m'a fait revenir en mémoire des choses dont je n'avais absolument aucun souvenir. » Il resta songeur. « Je me demande pour Kirsten, dit-il à moitié pour lui-même. Serait-elle dans le coup ? Comme relais d'Interplan chargé de m'avoir à l'œil... pour être bien sûr que je ne recouvre pas la mémoire ? Ce n'est pas étonnant qu'elle se soit tant fichue de mon envie d'aller là-bas. » Un pâle sourire lui vint aux lèvres – un sourire de compréhension – qui s'envola presque aussitôt.

McClane reprit : « Croyez-moi, Mr. Quail ; nous sommes tombés là-dessus tout à fait accidentellement. Dans le travail que nous faisons...

— Je vous crois », admit Quail. Il paraissait fatigué maintenant. La drogue continuait à le faire descendre de plus en plus profond. « Où est-ce que j'ai dit que j'avais été ? murmura-t-il. Mars ? Difficile de se rappeler... Je sais que j'aimerais bien y aller ; comme tout le monde. Mais moi... » Sa voix s'effiloçait. « N'suis rien qu'un employé, un petit employé de rien du tout. »

Se redressant, Lowe déclara à son supérieur : « Il veut qu'on lui implante un faux souvenir qui corresponde à un voyage qu'il a effectivement fait. Et un faux motif qui *est* le vrai motif. Il dit vrai ; il est profondément sous l'action de la narkidrine. Le voyage est très net dans sa mémoire... du moins sous sédatifs. Mais apparemment il ne s'en souvient pas autrement. Quelqu'un, dans un laboratoire militaire probablement, a dû effacer ses souvenirs conscients ; tout ce qu'il savait, c'était que d'aller sur Mars représentait quelque chose d'important pour lui, tout comme d'être agent secret. Ils n'ont pu effacer cela ; ce n'est pas un souvenir mais un désir, sans doute le même qui à l'origine l'a poussé à se porter volontaire pour cette mission. »

L'autre technicien, Keeler, demanda à McClane : « Que faisons-nous ? Greffer un faux modèle de souvenir sur le souvenir véritable ? On ne peut pas savoir ce qui en résulterait ; il se pourrait qu'il se rappelle partiellement son vrai voyage, et la confusion risquerait de provoquer un accident psychotique. Il se retrouverait avec deux données différentes dans sa mémoire : qu'il est allé sur Mars et qu'il n'y est pas allé ; qu'il est vraiment agent d'Interplan et qu'il ne l'est pas, que c'est un leurre. Je pense que nous devrions le ranimer sans lui implanter de faux souvenir et nous en débarrasser ; cette histoire sent mauvais.

— D'accord », fit McClane. Une idée lui vint à l'esprit.

« Pouvez-vous prévoir ce dont il se souviendra quand il se réveillera ? »

— Impossible à dire, répondit Lowe, il est probable qu'il aura désormais un vague souvenir très confus de son vrai voyage. Et il doutera très fort, vraisemblablement, de son authenticité ; il conclura probablement que notre programmation a foiré quelque part. Et il se rappellera être venu ici car cela ne sera pas effacé à moins que vous ne vouliez qu'on l'efface.

— Moins nous ferons joujou avec ce bonhomme, fit McClane, mieux je me porterai. Nous n'allons pas faire joujou avec cette histoire ; nous avons déjà été bien assez stupides – ou assez malchanceux – pour découvrir un authentique espion d'Interplan qui a une couverture si parfaite que jusqu'à aujourd'hui, même lui ne savait pas ce qu'il était – ou plutôt ce qu'il est. »

Plus vite ils se laveraient les mains de l'homme qui se faisait appeler Douglas Quail, mieux cela vaudrait.

« Est-ce que vous allez installer les pochettes trois et soixante-deux dans son conapt ? demanda Lowe.

— Non, fit McClane. Et nous allons lui rembourser la moitié du tarif.

— La moitié ! Pourquoi la moitié ?

— Cela me paraît être un bon compromis », expliqua McClane sans grande conviction.

Dans le taxi qui le ramenait à son conapt des faubourgs résidentiels de Chicago, Douglas Quail se disait : *C'est vraiment bon d'être de retour sur Terra.*

Déjà, la période d'un mois passée sur Mars avait commencé à s'estomper dans sa mémoire ; il conservait seulement l'image de profonds cratères béants, d'une érosion générale des collines, de la vie, du mouvement lui-même. Un monde de poussière où presque rien ne se passait, où une bonne partie de la journée était consacrée à contrôler et à reconstruire sa réserve portative d'oxygène. Et puis les formes de vie : les humbles cactées et les ascarides.

Justement il avait ramené plusieurs exemplaires moribonds de la faune martienne ; il les avait passés en fraude à la douane. Après tout ils ne représentaient aucun danger, ne pouvant survivre dans la pesante atmosphère terrestre.

Fouillant dans la poche de sa veste, il chercha la boîte d'ascarides martiens.

Et à la place il trouva une enveloppe.

L'extirpant de sa poche, il découvrit à sa grande perplexité qu'elle contenait cinq cent soixante-dix poscreds en petites coupures.

D'où cela me vient-il ? se demanda-t-il. *N'ai-je pas dépensé tous les creds que j'avais au cours de ce voyage ?*

Accompagnant l'argent, il y avait un feuille de papier portant les mots suivants : Remboursement de la moitié du tarif, de la part de McClane. Et puis une date ; la date d'aujourd'hui.

« Recall, dit-il tout haut.

— Souvenir de quoi, monsieur ou madame ? s'enquit respectueusement le robot-chauffeur.

— Avez-vous un annuaire ? demanda Quail.

— Certainement, monsieur ou madame. » Une fente s'ouvrit d'où tomba un annuaire microfilmé du comté de Cook.

« Ça s'écrit bizarrement », fit Quail en feuilletant les pages jaunes. Il sentait la peur le gagner ; une peur tenace.

« Là, voilà ! s'exclama-t-il. Amenez-moi là-bas, à Rekal Inc. ; j'ai changé d'avis, je ne veux plus aller chez moi.

— Bien, monsieur ou madame selon le cas », acquiesça le chauffeur. Un instant plus tard, le taxi filait dans la direction opposée.

« Est-ce que je peux me servir de votre téléphone ? demanda-t-il.

— Je vous en prie », répondit le robot-chauffeur. Et il lui présenta un vidphone *emperor* trois dimensions et couleur, flambant neuf.

Il composa le numéro de son conapt et au bout d'un court instant il se trouva confronté à l'image miniature, mais d'un réalisme qui le glaça, de Kirsten sur le minuscule écran.

« Je suis allé sur Mars, expliqua-t-il.

— Tu es soûl, firent ses lèvres méprisantes. Ou pire.

— C'est la vérité ; j'te l'jure.

— Quand ça ? questionna-t-elle.

— Je ne sais pas. » Il se sentait l'esprit confus. « Un voyage simulé, je crois. Par une des boîtes de souvenirs artificiels ou extra-factuels ou je ne sais quoi. Ça n'a pas marché. »

Kirsten reprit dédaigneusement : « Tu es *vraiment* soûl. » Et elle interrompit la communication. Il raccrocha alors, sentant le rouge lui monter au visage. *Toujours le même ton*, se dit-il échauffé. *Toujours le dernier mot, comme si elle savait tout et moi rien. Quel mariage, Seigneur !* pensa-t-il, tristement.

Un instant plus tard, le taxi s'arrêta le long du trottoir face à un petit immeuble moderne, rose et très élégant, au-dessus duquel une enseigne changeante au néon polychrome indiquait : REKAL, INCORPORATED.

La réceptionniste, très chic et nue jusqu'à la taille, sursauta d'étonnement puis reprit magistralement le contrôle d'elle-même. « Oh ! bonjour Mr. Quail, dit-elle nerveusement. Co... comment allez-vous ? Vous avez oublié quelque chose ?

— Le reste de mon paiement », rétorqua-t-il.

S'étant complètement ressaisie, la réceptionniste s'étonna : « Paiement ? Vous devez faire erreur, Mr. Quail. Vous êtes venu ici discuter de la possibilité de faire un voyage extra-factuel mais... » Elle haussa ses lisses et blanches épaules. « Si je comprends bien aucun voyage n'a été effectué. »

Quail explosa : « Je me souviens de tout, mademoiselle. Ma lettre à Rekal Inc. qui a mis toute cette affaire en branle. Je me souviens de mon arrivée ici, de mon entretien avec Mr. McClane, et des deux techniciens qui m'ont embarqué et administré une drogue pour me mettre K.O. » Ce n'était pas étonnant que la société lui ait remboursé la moitié du paiement. Le faux souvenir de son voyage sur Mars n'avait pas pris – du moins pas entièrement comme on le lui avait assuré.

« Monsieur Quail, glissa la jeune femme, bien que vous soyez un employé subalterne, vous êtes bel homme et cela nuit à votre visage que de vous mettre en colère. Si ça devait vous être agréable je pourrais, hum, vous proposer de sortir avec moi... »

La rage l'envahit alors : « Je vous reconnais, rugit-il furieusement. Par exemple le fait que vos seins soient peints en bleu ; ça m'est resté dans la tête. Et je me souviens de la promesse que m'a faite Mr. McClane comme quoi, si je me rappelais être venu à Rekal Inc., je serais intégralement remboursé. Où est Mr. McClane ? »

Après un moment d'attente – qu'ils firent sans doute durer autant que possible – il se trouva une nouvelle fois assis en face de l'imposant bureau en noyer, exactement comme une heure auparavant.

« Une méthode à vous ! » lança Quail d'un ton sardonique. Sa déception – et sa rancœur – avaient pris des proportions énormes. « Mon soi-disant souvenir d'un voyage sur Mars en tant qu'agent secret d'Interplan est flou, vague et criblé de contradictions. Et je me rappelle parfaitement mes tractations avec vous autres. Je devrais porter cette affaire devant l'Office de Protection du Consommateur ! » Il fulminait à présent ; le sentiment d'avoir été floué le submergeait complètement, réduisant en miettes son aversion habituelle à s'engager dans une querelle publique.

L'air morose et prudent à la fois, McClane déclara : « Nous capitulons, Quail. Nous allons vous rembourser en totalité. Je reconnais pleinement que nous n'avons absolument rien fait pour vous. » Sa voix était résignée.

Quail accusa : « Vous ne m'avez même pas fourni les divers simulacres qui d'après vous devaient me prouver que je suis bien allé sur Mars. Tout ce baratin que vous m'avez tenu... ça n'a donné que du vent, pas même un talon de billet. Ni carte postale, ni passeport, ni certificat de vaccination, ni...

— Écoutez, Quail, trancha McClane. Supposez que je vous dise... (il s'arrêta)... Non, rien. » Il appuya sur un bouton de l'intercom : « Shirley, veuillez faire établir par la caisse un nouveau chèque de cinq cent soixante-dix creds au nom de Douglas Quail je vous prie, merci. » Il relâcha le bouton et fixa Quail d'un air maussade.

Bientôt le chèque apparut, la réceptionniste le posa devant McClane et s'éclipsa à nouveau, laissant les deux hommes seuls toujours face à face par-dessus la surface du bureau massif en noyer.

« Je voudrais vous donner un petit conseil, fit McClane en signant le chèque et le lui glissant. Ne racontez votre, hum, récent voyage sur Mars à personne.

— Quel voyage ?

— Euh, c'est justement le problème, poursuivit McClane obstinément. Le voyage dont vous vous souvenez partiellement. Faites comme si vous ne vous rappeliez plus de rien, comme s'il n'avait jamais eu lieu. Ne me demandez pas pourquoi ; suivez mon conseil, croyez-moi : cela vaudra mieux pour tout le monde. » Il s'était mis à transpirer abondamment. « Maintenant, Mr. Quail, j'ai d'autres affaires en cours, d'autres clients à voir. » Il se leva et accompagna Quail à la porte.

En ouvrant la porte, Quail déclara : « Une maison qui travaille aussi mal que cela ne devrait pas avoir de clients du tout. » Et il ferma la porte derrière lui.

Dans le taxi qui le ramenait chez lui, Quail rédigea mentalement la lettre de protestation qu'il adresserait à l'Office de Protection du Consommateur, section Terra. Dès qu'il aurait sa machine à écrire sous la main, il s'y mettrait ; c'était clairement son devoir que d'alerter les gens afin qu'ils évitent Rekal Inc.

Arrivé à son conapt, il s'assit devant son Hermes Rocket portative, ouvrit les tiroirs et chercha du papier carbone... et remarqua une petite boîte qui lui était familière. Une boîte qu'il avait soigneusement remplie sur Mars de spécimens de la faune martienne et que plus tard il avait passée en fraude à la douane.

Ouvrant la boîte il découvrit, incrédule, six ascarides morts et plusieurs variétés des formes de vie unicellulaire dont se nourrissaient les vers martiens. Les protozoaires étaient desséchés, poussiéreux mais il les reconnut ; il lui avait fallu une journée entière de fouille parmi les énormes blocs de rochers sombres et inquiétants pour les trouver. Une merveilleuse excursion remplie de découvertes exaltantes.

Mais je ne suis pas allé sur Mars, se dit-il.

Pourtant d'un autre côté...

Kirsten apparut dans l'entrée de la pièce, serrant contre elle un sac en papier brun clair plein d'articles d'épicerie. « Qu'est-ce que tu fais à la maison au beau milieu de la journée ? » Avec une sempiternelle monotonie, le ton était accusateur.

« *Suis-je allé sur Mars ?* lui demanda-t-il. Toi, tu le sais bien.

— Évidemment que non, tu n'es pas allé sur Mars ; tu devrais le savoir, *toi*, j'imagine. N'es-tu pas tout le temps en train de pleurnicher que tu veux y aller ? » Il reprit : « Bon Dieu, je crois que j'y suis allé. » Puis au bout d'un moment il ajouta : « Et en même temps je pense que je n'y suis pas allé.

— Décide-toi.

— Comment le pourrais-je ? » Il gesticula : « J'ai les deux souvenirs greffés dans la tête ; l'un est vrai et l'autre ne l'est pas et je n'arrive pas à décider lequel est le bon et lequel est le faux. Pourquoi ne puis-je pas me fier à toi ? Toi, ils ne t'ont pas trafiquée. » Elle pouvait bien faire ça pour lui, même si elle n'avait jamais rien fait d'autre.

Kirsten annonça d'une voix égale et posée : « Doug, si tu ne te reprends pas en main, c'est fini entre nous. Je vais te quitter.

— Je suis dans le pétrin. » Sa voix était rauque et altérée, et tremblante. « Je suis probablement en train de plonger dans un épisode psychotique ; j'espère que non, mais c'est peut-être bien ça. Ça expliquerait tout, en tout cas. »

Posant son sac de provisions, Kirsten se dirigea à grandes enjambées vers le placard. « Je ne plaisantais pas », lui dit-elle calmement. Elle sortit un manteau, l'enfila et retourna à la porte du conapt. « Je t'appellerai un de ces prochains jours, annonça-t-elle d'une voix sans timbre. Je te dis adieu, Doug. J'espère que tu finiras par t'en sortir. Je le souhaite de tout cœur ; pour ton bien.

— Attends, implora-t-il désespérément. Dis-moi seulement une chose et que ce soit catégorique ; j'y suis allé ou je n'y suis pas allé ? Dis-moi. » *Mais peut-être ont-ils modifié tes souvenirs aussi*, songea-t-il.

La porte se referma. Sa femme était partie. Enfin !

Une voix dans son dos lança : « Bon, ça va ; maintenant mettez les mains en l'air, Quail. Et puis tournez-vous par ici, s'il vous plaît. »

L'homme qu'il avait en face de lui portait l'uniforme couleur prune de l'Agence de Police d'Interplan et son pistolet semblait être du modèle réglementaire de l'O.N.U. Et pour quelque étrange raison, il lui paraissait familier ; familier mais d'une façon trouble et déformée qu'il n'arrivait pas à définir. Aussi il leva les mains hâtivement.

« Vous vous rappelez, dit le policier, votre voyage sur Mars. Nous savons tout ce que vous avez fait aujourd'hui et tout ce que vous avez pensé... en particulier les pensées très importantes qui vous sont venues pendant le trajet de chez Rekal Inc. à chez vous. » Il expliqua : « Nous avons branché un télépémetteur dans votre cerveau et il nous renseigne en permanence. ».

Un émetteur télépathique ! Utilisant un protoplasme découvert sur Luna. Il frissonna de dégoût envers lui-même. La chose vivait en lui, à l'intérieur de son propre cerveau, se nourrissait, écoutait, se nourrissait. Mais la police d'Interplan s'en servait ; on en avait même parlé dans les homéo-journaux. C'était donc sans doute vrai, aussi sinistre que ce fût.

« Pourquoi moi ? » protesta Quail d'une voix blanche. Qu'avait-il fait... ou pensé ? Et qu'est-ce que cela avait à voir avec Rekal Inc. ?

« Dans le fond, répondit le flic d'Interplan, cela n'a rien à voir avec Rekal ; c'est entre vous et nous. » Il tapota son oreille droite. « Je capte toujours votre processus mental au moyen de votre émetteur cérébral. » Dans l'oreille de l'homme, Quail aperçut un petit bouchon de plastique blanc. « Donc, je dois vous prévenir : tout ce que vous pensez peut être retenu contre vous. » Il sourit. « Non pas que ce soit important actuellement ; vos paroles et vos pensées prouvent que vous êtes retombé dans l'oubli. Ce qui est gênant, c'est le fait que sous l'effet de la narkidrine chez Rekal Inc. vous avez parlé, aux techniciens et au patron, McClane, de votre voyage – où vous êtes allé, pour qui, et en partie ce que vous y avez fait. Ils ont très peur. Ils préféreraient ne jamais vous avoir rencontré. » Il ajouta d'un air réfléchi : « Et ils n'ont pas tort. »

Quail assura : « Je n'ai jamais fait de voyage du tout, ce sont les techniciens de McClane qui m'ont mal implanté un faux souvenir. » Il songea alors à la boîte dans le tiroir de son bureau qui contenait les formes de vie martiennes, et au mal qu'il avait eu à les ramasser. Le souvenir avait l'air vrai. La boîte qui contenait les formes de vie, cela, c'était bien vrai.

A moins que ce ne fût McClane qui l'ait dissimulée chez lui. Peut-être s'agissait-il des fameuses preuves dont McClane lui avait rebattu les oreilles.

Le souvenir de mon voyage sur Mars, songea-t-il, ne me convainc pas... mais malheureusement l'Agence de Police d'Interplan, elle, en est convaincu. Ils pensent que je suis vraiment allé sur Mars et que je m'en rends compte, du moins partiellement.

« Non seulement nous savons que vous êtes allé sur Mars, confirma le flic d'Interplan, répondant à ses pensées, mais nous savons que vous vous rappelez désormais assez de choses pour nous poser un problème. Et cela ne servirait à rien d'effacer tout cela de votre mémoire consciente, car si nous le faisons vous retourneriez tout simplement chez Rekal Inc., et recommenceriez à zéro. Et nous ne pouvons rien faire contre McClane et son opération, parce que notre juridiction ne s'étend qu'à nos propres hommes et à personne d'autre. De toute façon, McClane n'a commis aucun délit. » Il regarda Quail. « Vous non plus, juridiquement parlant. Vous n'êtes pas allé chez Rekal Inc. dans le but de recouvrer la mémoire ; il apparaît que vous y êtes allé pour la raison habituelle qui pousse les gens là-bas... l'attrait de l'aventure qu'éprouvent les gens ordinaires et effacés. » Il ajouta : « Malheureusement vous n'êtes ni ordinaire ni effacé et vous avez déjà connu bien trop de sensations fortes ; un traitement Rekal était bien la dernière chose au monde dont vous aviez besoin. Rien n'aurait pu être plus fatal pour vous ou pour nous. Et en l'occurrence, pour McClane. »

Quail demanda : « En quoi le fait de me souvenir de mon voyage – de mon soi-disant voyage – et de ce que j'ai fait là-bas, peut-il vous poser un problème ?

— Parce que ce que vous avez fait, expliqua le molosse d'Interplan, ne correspond pas à notre image de marque du père irréprochable défenseur de la veuve et de l'orphelin. Vous avez accompli pour nous ce que nous ne faisons jamais ; comme vous allez bientôt vous en souvenir – grâce à la narkidrine. Cela fait six mois que cette boîte de vers morts et d'algues traîne dans votre tiroir de bureau, et ce depuis que vous êtes revenu. A aucun moment, vous n'avez manifesté la moindre curiosité à son endroit. Nous ne savions même pas que vous l'aviez avant que vous ne vous en souveniez en rentrant de chez Rekal ; nous sommes alors venus ici en quatrième vitesse la chercher. » Il ajouta bien inutilement : « Sans aucune chance de réussir ; nous n'avons pas le temps. »

Un deuxième flic d'Interplan vint rejoindre le premier et ils se consultèrent brièvement. Pendant ce temps, Quail pensait à toute allure. Il se rappelait mieux maintenant ; le flic avait raison pour la narkidrine. Ils – l'Interplan – s'en servaient probablement eux-mêmes. Probablement ? Il savait fichtrement bien qu'ils s'en servaient ; il les avait vus l'utiliser sur un prisonnier. Où donc était-ce que ça s'était passé ? Quelque part sur Terra ? Plus vraisemblablement sur Luna, estima-t-il, observant la scène qui émergeait de sa mémoire grandement déficiente mais qui lui revenait de plus en plus vite.

Et il se souvint d'autre chose. La raison pour laquelle ils l'avaient envoyé sur Mars, la mission qu'il avait accomplie.

Rien de surprenant à ce qu'ils eussent effacé sa mémoire.

« Oh ! bon Dieu ! » s'écria le premier des deux flics d'Interplan, interrompant sa conversation avec son compagnon. De toute évidence il avait capté les pensées de Quail. « Aïe, les choses se gâtent, c'est même ce qui pouvait arriver de pire ! » Il s'approcha de Quail, braquant à nouveau son pistolet sur lui. « Nous devons vous tuer, annonça-t-il. Et immédiatement. »

Effrayé, son collègue intervint : « Pourquoi immédiatement ? Pourquoi ne pas le transporter tout simplement à l'Interplan de New York et les laisser...

— *Il sait pourquoi il faut que ce soit immédiatement* », répliqua le premier flic ; lui aussi paraissait inquiet à présent, mais Quail se rendit compte que c'était pour une tout autre

raison. Sa mémoire était maintenant presque entièrement revenue et il comprenait parfaitement l'angoisse de l'agent.

« Sur Mars, s'exclama Quail d'une voix rauque, j'ai tué un homme. Après avoir effacé quinze gardes du corps. Certains avaient des pistolets électroniques tout comme vous. » Interplan l'avait entraîné cinq ans durant pour en faire un assassin, un tueur professionnel. Il connaissait des coups pour mettre hors de combat des adversaires armés... comme ces deux agents, et celui à l'écouteur le savait aussi.

S'il agissait assez rapidement...

Le coup de feu partit. Mais il avait déjà un bond de côté et simultanément il avait asséné un coup du tranchant de la main à l'agent qui tenait le pistolet. En un instant il était en possession du pistolet et tenait en respect l'autre agent, hébété.

« L'a capté mes pensées, fit Quail en reprenant son souffle. Il savait que j'allais le faire mais je l'ai fait quand même. »

Essayant de se relever, l'agent blessé grinça : « Il ne se servira pas de ce pistolet sur toi, Sam ; je capte ça aussi. Il sait qu'il est foutu, et il sait aussi que nous le savons. Allons, Quail. » Laborieusement et grognant de douleur il se remit debout en vacillant. Il tendit la main. « Le pistolet, intima-t-il à Quail. Vous ne pouvez pas vous en servir, et si vous le rendez je vous promets de ne pas vous tuer ; vous serez jugé et quelqu'un de plus haut placé dans Interplan statuera, pas moi. Peut-être pourront-ils effacer une nouvelle fois votre mémoire ; je ne sais pas. Mais vous savez pourquoi j'allais vous tuer ; je ne pouvais pas vous empêcher de vous en souvenir. Alors en un sens la raison que j'avais de vouloir vous tuer est dépassée maintenant. »

Quail empoignant le pistolet bondit hors du conapt et fonça vers l'ascenseur. *Si vous me suivez*, pensa-t-il, *je vous tue, alors n'essayez pas*. Il écrasa le bouton d'appel de l'ascenseur et au bout d'un moment les portes coulissantes s'ouvrirent.

Les policiers ne l'avaient pas suivi. Ils avaient dû capter ses pensées bien arrêtées et avaient décidé de ne pas courir le risque.

L'ascenseur descendait, l'emmenant dans ses flancs. Il leur avait échappé – pour le moment – mais ensuite ? Où pouvait-il aller ?

L'ascenseur arriva au rez-de-chaussée ; un instant plus tard Quail s'était fondu dans la foule des piétons qui se pressaient dans les couloirs de circulation. Sa tête lui faisait mal et il avait envie de vomir. Mais au moins il avait échappé à la mort ; ils avaient bien failli l'abattre sur place, dans son propre conapt.

Et ils recommenceront probablement, se dit-il, *quand ils me retrouveront. Et avec cet émetteur branché dans ma tête, ça ne prendra pas longtemps.*

Ironiquement, il avait obtenu exactement ce qu'il avait demandé à Rekal Inc. : l'aventure, le risque, la Police d'Interplan en action, un voyage secret et dangereux sur Mars dans lequel sa vie était en jeu – tout ce qu'il avait souhaité avoir comme faux souvenir.

Les avantages que cela comportait – de n'être qu'un souvenir et rien de plus – lui apparaissaient clairement maintenant.

Seul, sur le banc d'un parc, il observait, maussade, un groupe de guillerets : un semi-oiseau importé des deux lunes de Mars, capable de vol plané en dépit de l'énorme pesanteur terrestre.

Je pourrais peut-être me débrouiller pour retourner sur Mars, pensa-t-il. Et après ? Ce serait encore pire sur Mars ; l'organisation politique dont il avait assassiné le leader le repérerait dès sa descente de vaisseau ; il aurait Interplan et eux à ses trousses, là-bas.

Vous m'entendez penser ? se demanda-t-il. C'était la porte ouverte à la paranoïa que d'être assis là tout seul à les sentir chercher sa fréquence, le contrôler, l'enregistrer, discuter... Il frémit puis se mit debout et erra sans but, les mains profondément enfoncées dans ses

poches. *Où que j'aïlle, constata-t-il, vous serez toujours là avec moi. Tant que j'aurai ce machin dans la tête.*

Je vais vous faire une proposition, se dit-il – et leur dit-il. Ne pourriez-vous pas m'imprimer une nouvelle matrice de souvenirs fictifs, comme vous l'avez déjà fait, qui me fasse vivre une vie moyenne et tranquille et n'être jamais allé sur Mars ? N'avoir jamais vu de près un uniforme d'interplan et ne m'être jamais servi d'un pistolet ?

Une voix répondit dans son cerveau : « Comme on vous l'a clairement expliqué : cela ne serait pas suffisant. »

Stupéfait, il s'arrêta.

« Nous avons déjà communiqué avec vous de cette manière, poursuivit la voix. Quand vous opérez sur le terrain, sur Mars. Cela fait des mois que nous ne l'avons plus fait et d'ailleurs nous étions persuadés que nous n'en aurions plus jamais besoin. Où êtes-vous ? — Je marche, répondit Quail, vers ma mort. *Exécuté par vos agents*, ajouta-t-il, épilouquant mentalement. Comment pouvez-vous être sûr que cela ne sera pas suffisant ? demanda-t-il. Le procédé Rekal ne marche-t-il pas ?

— Comme nous vous l'avons dit, quand on vous dote d'un jeu de souvenirs ordinaires et moyens, cela vous rend... agité. Vous retourneriez immanquablement chez Rekal ou chez un de ses concurrents. Nous ne tenons pas à ce que cela se reproduise.

— Supposez, avança Quail, qu'après avoir effacé mes vrais souvenirs, on m'implante quelque chose de plus important que des souvenirs ordinaires. Quelque chose qui répondrait à mes désirs profonds. Cela a été démontré ; c'est sans doute pourquoi vous m'avez engagé initialement. Mais vous devriez pouvoir trouver autre chose... quelque chose d'équivalent. Que j'étais l'homme le plus riche de Terra mais qu'en fin de compte j'ai fait don de toute ma fortune à des fondations pour l'éducation. Ou bien que j'étais un célèbre explorateur de l'espace lointain. Quelque chose de ce genre ; est-ce que cela ne ferait pas l'affaire ?

— (Silence.)

— Essayez, dit-il désespérément. Réunissez la crème de vos psychiatres militaires et explorez mon esprit. Percez à jour mon rêve le plus cher. » Il réfléchit. « Des femmes, suggéra-t-il, des milliers de femmes, comme Don Juan. Play-boy interplanétaire... une maîtresse dans chaque ville de la Terre, de Luna et de Mars. Seulement, j'aurais laissé tomber pour cause d'épuisement. Je vous en prie, supplia-t-il. Essayez !

— Vous vous rendriez de vous-même, alors ? demanda la voix dans sa tête. Si nous acceptons de chercher un tel moyen ? si cela est possible ? »

Après un temps d'hésitation il répondit : « Oui. » *Je prends le risque, pensa-t-il, de me faire tuer tout bonnement.*

— A vous de faire le premier pas, reprit la voix. Venez vous rendre et nous étudierons les possibilités qui existent. Cependant si nous échouons, si vos vrais souvenirs se mettent à réapparaître comme cette fois-ci, alors... » Il y eut un silence puis la voix acheva : « Nous devons vous anéantir. Comme vous devez le comprendre. Alors, Quail, vous voulez toujours essayer ?

— Oui », répondit-il. Parce que l'alternative était la mort immédiate et certaine. Au moins de cette façon, il avait une chance, si mince qu'elle fût.

« Présentez-vous à notre caserne principale à New York, indiqua la voix du flic d'Interplan. Au 580 de la 5^e Avenue, douzième étage. Une fois que vous vous serez rendu, nos psychiatres se mettront au travail sur vous ; nous vous ferons passer des tests pour obtenir un profil de personnalité. Nous tenterons de découvrir votre fantasme fondamental et déterminant ; ensuite nous vous ramènerons ici, chez Rekal Inc. ; nous les mettrons dans le coup afin qu'ils réalisent ce fantasme par substitution rétroactive. Et...

bonne chance. Nous vous devons bien cela ; vous avez été un précieux auxiliaire pour nous. »

Il n'y avait aucune malveillance dans la voix ; ils – l'organisation – avaient plutôt de la sympathie pour lui.

« Merci, » dit Quail. Et il se mit à la recherche d'un robot-taxi.

« Mr. Quail, expliqua le psychiatre d'Interplan – un homme d'un certain âge au visage grave –, la nature de votre désir-fantasme de base est des plus intéressante. Et elle n'a probablement rien à voir avec ce que consciemment vous pouvez imaginer ou supposer. C'est généralement le cas et j'espère que cela ne vous troublera pas trop de l'entendre. » Le haut gradé d'Interplan qui était présent commenta sèchement : « Il n'a pas intérêt à être trop troublé s'il ne veut pas y passer.

— Contrairement au fantasme consistant à vouloir être un agent secret d'Interplan, continua le psychiatre, assez plausible dans la mesure toute relative où il était le produit d'une certaine maturité, le cas présent fait état d'un rêve saugrenu de votre enfance ; rien d'étonnant à ce que vous n'en ayez plus souvenir. Votre fantasme, donc, est le suivant : vous avez neuf ans et vous marchez tout seul sur un chemin de campagne. Un groupe de vaisseaux spatiaux d'un genre inconnu, venu d'une autre galaxie, atterrit juste devant vous. Personne sur terre, à part vous, Mr. Quail, ne les voit. Les créatures qu'ils renferment sont minuscules et inoffensives, un peu comme des mulots, bien qu'ils soient en train d'essayer d'envahir la terre. Des dizaines de milliers de vaisseaux identiques arriveront bientôt, quand cette équipe de reconnaissance leur aura donné le feu vert.

— Et j'imagine que je les arrête, intervint Quail, ressentant un mélange d'amusement et de dégoût. A moi seul, je les élimine. En les écrasant du pied probablement.

— Non, poursuivit patiemment le psychiatre. Vous empêchez l'invasion, mais non pas en les détruisant. Au lieu de cela, vous faites preuve de bonté et de générosité à leur égard, tout en sachant par télépathie – leur mode de communication – pourquoi ils sont venus. Ils n'ont jamais rencontré un être pensant manifester une telle humanité à leur égard, et pour vous prouver leur gratitude, ils font un pacte avec vous. »

Quail compléta : « Ils n'envahiront pas la Terre tant que je serai vivant.

— Exactement. » Le psychiatre s'adressa à l'officier d'Interplan : « Vous voyez, cela correspond à sa personnalité, malgré son mépris affecté.

— Donc, par le simple fait d'exister, dit Quail qui sentait monter en lui un plaisir grandissant, par le simple fait de vivre, j'empêche la Terre de tomber sous un joug étranger. Dans ce cas, je suis effectivement la personne la plus importante de Terra. Sans lever le petit doigt.

— C'est tout à fait ça, monsieur, acquiesça le psychiatre, et c'est là le pivot même de votre psyché ; c'est un fantasme d'enfance qui vous a marqué pour la vie et qui, sans thérapie des profondeurs et utilisation de drogues, ne vous serait jamais remonté à la mémoire. Pourtant il a toujours existé en vous ; il était enfoui mais n'a jamais cessé d'être. »

Le haut gradé de la police demanda à McClane qui écoutait attentivement, assis à côté : « Pouvez-vous lui implanter un modèle de souvenir extrafactuel aussi poussé ?

— On nous présente tous les genres possibles et imaginables de fantasmes, répondit McClane, et franchement j'ai déjà entendu bien pire. C'est tout à fait dans nos possibilités. D'ici vingt-quatre heures, il ne se contentera pas seulement de *souhaiter* avoir sauvé la Terre ; mais il croira dur comme fer qu'il l'a fait. »

L'officier supérieur de la police déclara : « Bon, vous pouvez vous y mettre. En prévision, nous avons déjà effacé une nouvelle fois le souvenir de son voyage sur Mars. »

Quail intervint : « Quel voyage sur Mars ? »

Personne ne répondit et il rengaina sa question à contrecœur. De toute façon, une voiture de la police venait d'apparaître ; lui, McClane et l'officier supérieur y prirent place, et bientôt, ils roulaient vers Chicago et ReKal Inc.

« Vous feriez bien de ne pas commettre d'erreur cette fois, conseilla l'officier de police au gros McClane qui semblait inquiet.

— Je ne vois pas ce qui pourrait clocher, marmonna ce dernier en transpirant. Cela n'a rien à voir avec Mars ou Interplan cette fois. Empêcher à lui seul l'invasion de la Terre par une autre galaxie...» Il secoua la tête à ces mots. « Oh ! là ! la ! jusqu'où les rêves d'un gosse vont se nicher ! Et par pieuse vertu, par-dessus le marché, et non pas par la force. C'est un rien tordu. » Il tamponna son front avec un grand mouchoir d'étoffe.

Personne ne dit rien.

« Dans le fond, ajouta-t-il, c'est touchant.

— Mais présomptueux, rectifia roidement le policier. Dans la mesure où l'invasion reprendra quand il mourra. Ce n'est pas surprenant qu'il ne s'en souviennent pas ; c'est le fantasme le plus extravagant que j'aie jamais rencontré. » Il jeta un regard désapprobateur à Quail. « Et quand je pense que ce type-là émarge à notre budget. »

Arrivés à ReKal Inc., la réceptionniste, Shirley, les accueillit fiévreusement dans le hall. « Bienvenue chez nous, Mr. Quail, gazouilla-t-elle, ses seins en forme de melons – peints aujourd'hui d'orange lumineux – tressautant d'émoi. Je suis navrée que tout se soit si mal passé la dernière fois ; je suis sûre que cela ira bien mieux cette fois-ci. »

Tamponnant toujours machinalement son front luisant avec son mouchoir en lin d'Irlande soigneusement plié, McClane ajouta : « Cela vaudrait mieux. » Lestement il récupéra Lowe et Keeler et les escorta avec Douglas Quail jusqu'à la salle de travail, puis il retourna avec Shirley et l'officier supérieur dans son bureau familial pour attendre.

« Avons-nous une pochette correspondant à cela, Mr. McClane ? demanda Shirley, le heurtant dans son agitation et rougissant pudiquement.

— Oui, je crois. » Il essaya de se rappeler puis abandonna et consulta le tableau de références. « Une combinaison, décida-t-il à haute voix, des pochettes quatre-vingt-un, vingt et six. » Il retira de la chambre forte située derrière son bureau les pochettes appropriées et les apporta sur son bureau pour les vérifier. « Dans la quatre-vingt-un, expliqua-t-il, une baguette magique de guérison lui ayant été offerte – au client en question, en l'occurrence Mr. Quail – par des êtres d'une autre galaxie en témoignage de leur gratitude.

— Est-ce qu'elle marche ? demanda l'officier de police avec curiosité.

— Elle a marché, expliqua McClane. Mais il l'a épuisée il y a bien longtemps en s'en servant pour guérir ici et là. Il la garde cependant en souvenir. Mais il se rappelle qu'elle fonctionnait remarquablement. »

Il gloussa, puis ouvrit la pochette numéro vingt. « Un papier du secrétaire général de l'O.N.U. le remerciant d'avoir sauvé la Terre ; ceci ne concorde pas exactement car le fantasme de Quail tient en partie au fait que personne n'est au courant de l'invasion à part lui, mais pour faire vraisemblable nous le mettrons avec. » Il examina ensuite la pochette numéro six. Qu'y avait-il donc là-dedans ? Il ne se souvenait plus, et fronçant les sourcils il plongea la main dans le sachet de plastique sous l'œil attentif de Shirley et du policier d'Interplan.

« Des inscriptions, dit Shirley, dans une drôle de langue.

— Ceci explique qui ils étaient, déclara McClane, et d'où ils étaient venus. Y compris une carte céleste détaillée qui retrace leur vol pour arriver ici et leur système d'origine. C'est écrit naturellement dans leur langue, donc il ne peut le lire. Mais il se souvient qu'ils le lui ont lu dans sa langue. » Il rassembla les trois simulacres au centre de son bureau. « Il faut que ces objets soient apportés dans le conapt de Quail, dit-il au policier. Afin qu'il les

trouve en rentrant chez lui. Ils le confirmeront dans son fantasme. P.O.S. – Procédure Opérationnelle Standard. » Il eut un petit rire nerveux, se demandant comment les choses se passaient du côté de Lowe et de Keeler.

L'intercom bourdonna. « Mr. McClane, je suis désolé de vous déranger. » C'était la voix de Lowe ; il se figea sur place en la reconnaissant, il se figea et resta sans voix. « Mais il se passe quelque chose. Il vaudrait peut-être mieux que vous veniez ici jeter un coup d'œil. Comme la dernière fois, Quail a bien réagi à la narkidrine ; il est inconscient, détendu, réceptif, mais...»

McClane s'élança vers la salle de travail.

Allongé sur une table d'auscultation, Douglas Quail respirait lentement et régulièrement, les yeux à demi fermés, vaguement conscient de ceux qui l'entouraient.

« Nous avons commencé à l'interroger, dit Lowe, tout pâle, pour savoir où placer exactement son souvenir-fantasme d'avoir sauvé la Terre à lui tout seul. Et assez curieusement...

— Ils m'ont dit de ne rien dire, marmonna Douglas Quail d'une voix que la drogue rendait pâteuse. C'était ça notre accord. Je n'avais même pas le droit de m'en souvenir. Mais comment aurais-je pu oublier un événement pareil ? »

J'imagine que ça ne doit pas être facile, se dit McClane. Mais vous avez pu – jusqu'à aujourd'hui.

« Ils m'ont même donné un parchemin de reconnaissance, murmura Quail. Il est caché dans mon conapt ; je vous le montrerai. »

S'adressant à l'officier d'Interplan qui l'avait suivi, McClane déclara : « Eh bien, si je puis me permettre une suggestion, il vaudrait mieux ne pas le tuer. Sinon ils reviendront.

— Ils m'ont aussi donné une baguette magique à anéantir invisible, marmonna Quail dont les yeux étaient maintenant tout à fait clos. C'est avec ça que j'ai tué ce gars sur Mars que vous m'aviez envoyé descendre. Elle est dans mon tiroir avec la boîte d'ascarides martiens et les plantes séchées. »

Sans mot dire, l'officier d'Interplan tourna les talons et s'éloigna à grands pas de la salle de travail.

Je ferais aussi bien de ranger ces pochettes de preuves simulacres, se dit McClane résigné. A pas comptés, il regagna son bureau. Y compris la citation du secrétaire général de l'O.N.U. Après tout.

La vraie ne tarderait sans doute pas à arriver.

Traduit par BERNARD RAISON.

We Can Remember it for you Wholesale.

© Librairie Générale Française, 1984, pour la traduction.